Archéologie.

Giuseppe M. Della Fina, *Le antichità a Chiusi, un caso di « arredo urbano »* (coll. « Archaeologica », nº 31) : Rome, Giorgio Bretschneider, 1982, 157 pages in-8º, 80 planches.

Livre original, utile, jusqu'ici (sauf erreur) unique en son genre, tel est l'ouvrage de M. della Fina. Livre aussi qui vient combler un vœu que j'exprimais *in petto* voici trente ans déjà lorsque, parcourant les rues de Chiusi, appareil photographique en sautoir, fiches, stylo et mètre à la main, j'errais à la recherche des sculptures étrusques archaïques dispersées dans la petite cité toscane au hasard des rues, des places, des jardins, des murs de clôture.

Je ne crois pas qu'il existe en Italie une autre ville qui ait à ce point — pour des raisons variées — inséré ses antiquités locales (étrusques et romaines) dans son décor urbain : M. della Fina en dénombre 326, qui n'incluent pas les objets conservés à l'intérieur d'édifices publics ou privés. Bien entendu, une telle utilisation du matériel archéologique a été gravement préjudiciable à celui-ci. Paradoxalement pourtant, elle a eu un double avantage : celui de les soustraire à la rapacité des trafiquants et celui de nourrir la culture et l'enracinement des Clusiniens. L'intérêt socio-culturel de ce livre est par là-même évident. Mais quelle est son utilité pour l'étude de l'Antiquité? Pour l'amateur (celui *qui aime*), elle sera une invitation au voyage : qu'il aille à Chiusi avec ce livre et qu'il en suive l'itinéraire (le catalogue est ordonné dans l'ordre de la promenade) : il est assuré de faire des centaines de rencontres érudites, esthétiques, touchantes... Pour le chercheur, il n'y trouvera certes pas de documents d'importance décisive, mais l'historien de l'art étrusque et romain y découvrira, en grand nombre sinon en état de parfaite conservation, un autel, des cippes, des chapiteaux, des colonnes, des sarcophages, des statues, des stèles, des terres cuites, des urnes, etc. ; l'épigraphiste pourra y lire trente inscriptions étrusques et latines dont quelques-unes inédites. Ils seront aidés en cela par les excellents *indices* qui complètent le catalogue et par l'illustration, dont la qualité n'est pas toujours irréprochable, mais qui a le mérite — à deux objets près — d'être exhaustive.

Il est douteux qu'on puisse consacrer encore un livre entier de ce type à une seule ville d'Italie centrale. Mais on ne peut que souhaiter qu'une entreprise analogue soit menée à bien pour Arezzo, Cortone, Pérouse, Orvieto, Viterbe, Tuscania et tant d'autres, en les regroupant pour la publication.

Alain Hus.

Pierre Gros, *Fouilles de l'École française de Rome à Bolsena (Poggio Moscini) — I. Bolsena, Guide des fouilles* (Mélanges d'Archéologie et d'Histoire, Suppléments, 6) : École française de Rome, 1981, 95 pages, 45 figures.

Ainsi que l'indique son titre même, l'ouvrage a été conçu avant tout comme une introduction à la visite du Poggio Moscini, où, autour du forum

d'époque flavienne, l'École française de Rome fouille depuis plusieurs décennies déjà. Mais la présentation de la zone archéologique dans son état actuel, qui occupe toute la deuxième moitié du guide, est précédée d'une analyse des problèmes historiques posés par la cité de Volsinies, et d'une étude de la topographie générale de la cité, qui destinent également le livre, au-delà du simple visiteur (ou même « touriste ») éclairé, à quiconque aurait besoin d'une synthèse monographique sur cette importante cité d'Étrurie méridionale.

L'introduction historique traite avant tout la question des origines de Volsinies romaine, à travers les événements du début du IIIe siècle que rapporte le compilateur Zonaras (dont le texte fournit également quelques utiles données de « sociologie » étrusque) et qui aboutissent en 264 à la prise de la ville étrusque par M. Fulvius Flaccus et à la déportation de ses habitants vers un nouvel emplacement urbain. Après une analyse soigneuse des relations antérieures de Rome avec la cité étrusque, puis du texte de Zonaras, P. Gros s'attarde sur le problème souvent débattu de la localisation de la Volsinies étrusque. Lui-même se range de manière assez nette du côté de ceux (une grande partie des chercheurs italiens) qui proposent depuis longtemps déjà de placer à Orvieto le site de *Volsinii Veteres*. Contre les arguments défendus surtout par R. Bloch, qui aurait voulu pouvoir situer la ville étrusque sur les berges mêmes du lac, à proximité de l'actuelle Bolsena, quelques découvertes archéologiques des vingt dernières années viennent soutenir, en faveur d'Orvieto, les arguments de tout temps avancés (importance de la cité à l'époque étrusque, étymologie du nom actuel : Orvieto (*Urbs vetus*, etc...) : ce sont d'une part, la découverte à Orvieto d'un tronçon d'enceinte du IVe siècle (la notice de Zonaras parle en effet d'une Volsinies ceinte de murailles), d'autre part, la constatation qu'au cœur même de la ville, la stratigraphie ne descend pas au-delà du début du IIIe siècle. Pour Bolsena, en revanche, on doit reconnaître à la fois l'absence de tout vestige important d'habitat étrusque ou d'une nécropole de quelque étendue, et le caractère récent des structures découvertes, dont aucune ne semble pouvoir remonter plus haut que le IIIe siècle avant J.-C.

Comme le suggèrent les fouilles du Poggio Moscini (terrasses occidentales), jusqu'au début du IIe siècle au moins, « le premier établissement des déportés volsiniens demeura fort humble », puis la cité se réorganisa peu à peu, aidée en cela par l'ouverture de la Via Cassia. Au cours du Ier siècle avant J.-C., est construit un théâtre, signe certainement d'un développement économique et culturel, dont témoigne également, à partir de l'époque augustéenne, la richesse de certaines *domus* ; et cette prospérité se maintient au cours des premiers siècles de notre ère, liée à diverses activités économiques et à la présence dans la cité de plusieurs grandes familles appartenant à l'ordre sénatorial.

Après cette intéressante approche des problèmes historiques et des sources écrites concernant la cité l'auteur semble moins à son aise dans une présentation de la topographie générale du site. Cette recherche topographique a été menée en dernier lieu par T. F. Buchicchio (*Note di topografia antica sulla Volsinii romana*, dans *R. M.*, 77, 1970) et P. Gros se borne

à reprendre les conclusions de cette étude, en insistant sur quelques aspects qui lui semblent, à tort ou à raison, caractéristiques. Ainsi, nous dit-il, « la singularité majeure de cet établissement réside dans l'absence de coïncidence entre la zone englobée par la muraille et la zone effectivement habitée... », et l'auteur va chercher assez loin, en Italie centrale ou méridionale, d'autres exemples de ce type d'implantation, sans songer qu'une telle « particularité » se retrouve en fait à plusieurs reprises en Étrurie même, à Roselle par exemple. De même, P. Gros, qui semble garder avant tout à l'esprit la théorie un peu abstraite de l'urbanistique romaine, discute longuement des possibilités de reconnaître à Bolsena l'existence d'un *cardo maximus* et d'un *decumanus maximus*. Tout ceci fait un peu figure de faux problème (et l'auteur en paraît d'ailleurs lui-même conscient), car Volsinies a conservé finalement des allures de cité étrusque, où la conception du plan orthogonal doit composer avec les nécessités du terrain et surtout avec l'implantation des principales voies de communication. Signalons enfin que le plan d'ensemble de la zone urbaine, proposé (d'après Buchicchio) à la p. 35, est d'une lecture difficile du fait de ses dimensions trop réduites.

En revanche, le chapitre se termine par un bon relevé général des vestiges fouillés par l'École française. Le chapitre suivant est consacré à la description de ces vestiges. Toute cette partie, qui constitue le guide proprement dit, est animée d'un grand souci de clarté et de pédagogie. Elle suit l'itinéraire de la promenade à travers les ruines mises au jour et présente d'abord la grande aire dallée du forum d'époque flavienne, avec un souci minutieux des détails architecturaux et de leur signification archéologique (dans la mesure, par exemple, où les variations dans le rythme et l'aspect des dallages peuvent porter témoignage sur des constructions ou implantations diverses aujourd'hui disparues).

Une fois traversée une zone de boutiques qui bordaient le forum, on parvient dans le secteur des terrasses occidentales, où s'élèvent les vestiges, en particulier, de la « Maison aux peintures » et de la « Domus à atrium ». L'intérêt tout particulier de la première résulte à la fois des enduits peints qui ornaient ses murs, et de la présence sous la maison de la salle souterraine destinée sans doute à des manifestations du culte dionysiaque. Les problèmes religieux posés par cette découverte ont fait l'objet de plusieurs études récentes (de J.-M. Pailler et F.-H. Massa-Pairault) et on aurait souhaité que P. Gros en présente, au moins rapidement, les conclusions. En revanche, pour cette maison comme pour les autres édifices, il s'attache toujours avec une grande précision à l'analyse des techniques architecturales. Tout au plus peut-on lui reprocher d'utiliser parfois dans ce domaine un vocabulaire trop technique, peu accordé au caractère de « guide » de son ouvrage. Un deuxième monument important de cette zone est la « Domus à atrium » : il s'agit-là d'une des plus anciennes maisons de ce type en Italie centrale. En outre, elle a subi des transformations successives, en relation directe avec l'évolution urbanistique et, par conséquent, avec la progression économique et sociale de la cité. L'exposé très nourri de P. Gros concernant cet édifice est soutenu par une illustration judicieusement choisie (planimétrie et perspective isométrique). Il faut souligner, d'ailleurs, que plusieurs

plans de détail, de lecture très claire, jalonnent et illustrent tout le texte de la « visite ». En revanche, certaines photographies sont moins parlantes et quelques-unes nous semblent faire double emploi entre elles (par exemple celles de la p. 63).

La visite aborde, pour terminer, un secteur beaucoup moins spectaculaire et plus chaotique, occupé essentiellement par un massif bastion de tuf, dont la fonction est peu claire. On sent l'embarras bien compréhensible de l'auteur à propos de cette zone, dont il se borne à décrire la succession d'édifices imbriqués, sous lesquels a été creusée une vaste citerne.

L'ensemble s'achève par une courte description, due à Jean-Charles Picard, de la Catacombe de Sainte-Christine, creusée à proximité de la célèbre basilique du même nom, et par une assez abondante bibliographie (sur l'exploration du site et les études liées aux récentes découvertes, puis sur la topographie et l'histoire de la ville romaine et de son territoire), bibliographie destinée davantage, évidemment, au chercheur qu'au simple visiteur, et qui confirme la double orientation de l'ouvrage vers le grand public et vers le lecteur plus spécialisé. Cette ambiguïté même rendait le genre difficile, mais P. Gros est parvenu la plupart du temps, grâce à un grand souci à la fois de précision et de pédagogie, à gommer cette difficulté.

Anne-Marie Adam.

John Peter Oleson, *The Sources of Innovation in Later Etruscan Tomb Design* (ca. 350-100 B. C.) (coll. « Archaeologica », n° 27) : Rome, Giorgio Bretschneider, 1982, 134 pages in-4°, 50 planches.

Ce beau livre est, en substance, une thèse de doctorat (Ph. D) soutenue à Harvard en 1975, mais remaniée, revue et corrigée. L'auteur a renoncé à publier un monumental catalogue de plus de trois cents tombes, ce que l'on peut regretter malgré ce qu'il écrit p. 15 sur l'inutilité d'un tel catalogue ; mais il a enrichi son étude, renié ou modifié certaines des conclusions de sa thèse, en sorte que nous avons un travail de haute qualité, repris sans cesse à la lumière des recherches récentes et volontairement ouvert aux acquisitions futures.

L'architecture funéraire étrusque, assez bien connue pour l'époque archaïque qui a même fait l'objet de synthèses récentes, l'est beaucoup moins pour l'époque qui s'étend de 350 environ à la fin de la République. Les études dont elle a fait l'objet depuis un demi-siècle sont en effet soit trop étroitement spécialisées (concernant une tombe, un groupe, au mieux un site), soit au contraire trop générales, et M. Oleson est le premier à nous offrir une synthèse. Il ne s'agit pas d'ailleurs d'un manuel, mais d'un ouvrage de recherche ouvert sur la discussion, avec des choix privilégiés. Les problèmes, en effet, ne sont pas minces : le matériel est considérable et divers par le nombre, la qualité, l'importance ou la médiocrité des tombes ; les fouilles apportent fréquemment des découvertes surprenantes ; beaucoup de ces monuments enfin, sont inédits et ceux qui sont publiés le sont de façon très

inégale. Le mérite de l'auteur est immense d'avoir su classer, étudier, caractériser tout ce matériel, et d'en avoir tiré des conclusions claires.

Dans son premier chapitre (*Introduction and Background*) M. Oleson, entre autres propos, nous éclaire sur sa démarche. Le titre de l'ouvrage traduit exactement celle-ci : constatant des « Innovations » (éléments non attestés auparavant) dans la « conception architecturale des tombes étrusques d'époque récente (tombes à façades et tombes à chambres qui sont souvent les mêmes), il prend pour but d'en découvrir l'origine et détermine deux « sources » d'innovations : 1) celles qui proviennent de l'architecture étrusque non funéraire ; 2) celles qui proviennent de l'architecture funéraire non étrusque. L'auteur expose les excellents critères qui ont guidé sa recherche (par exemple, privilégier la structure architecturale, seule significative par rapport aux thèmes décoratifs, secondaires ; ne pas lier les problèmes de la façade et ceux des chambres, à propos d'une même tombe, car les deux éléments n'ont aucun rapport entre eux, etc...).

Nous ne pensons pas qu'il soit utile de faire pénétrer le lecteur latiniste dans le cœur d'une étude exclusivement archéologique et technique concernant des monuments grecs et étrusques. Assurons-le seulement, s'il veut bien s'intéresser à ces problèmes, que l'étude de M. Oleson est excellente par son érudition, sa finesse, ses choix. En revanche, certaines conclusions ne manqueront pas de l'intéresser, sans trop le surprendre puisqu'elles entrent parfaitement dans le contexte historique et culturel de la période étudiée, que l'auteur rappelle opportunément en fin d'étude. Certes, il n'est pas toujours aisé d'isoler à coup sûr des éléments architecturaux incontestablement nouveaux ; mais chaque fois que cela peut se faire (façades « de temple » ou *héroon*, portique à double étage, édicules hellénisés ; chambres à voûte en berceau, « tanelle » de Cortone, etc...) on s'aperçoit que la conception novatrice provient de l'Orient méditerranéen où se trouvent les centres créateurs de l'architecture hellénistique. Comme pour les autres formes d'art depuis le VI^e^ siècle au plus tard, circulent à l'époque hellénistique des « dessins » (plans, élévations) permettant de reproduire un monument funéraire. Mais ces dessins n'étaient pas assez complexes pour pouvoir être utilisés « impersonnellement », c'est-à-dire sans contact humain et personnel : il était nécessaire qu'eût lieu « the movement of at least one person from the first location (Grèce orientale) to the second (Étrurie) ». M. Oleson montre fort bien que ces « personnes » n'ont pu être que des Étrusques, non des Grecs.

Voici près de vingt-cinq ans, nous avions cru pouvoir (*M. É. F. R.*, 79, 1959, p. 7-42) montrer l'existence de relations de ce type entre Étrurie et Syrie du Nord dès le début du VI^e^ siècle. On n'exclut plus aujourd'hui la possibilité de tels rapports à date relativement haute. Pour la période hellénistique, il s'agit d'une certitude, comme le montre M. Oleson, surtout à partir du moment où, avec Manlius Vulso, les légions romaines commencent à parcourir l'Asie. Pour cette démonstration, comme pour bien d'autres apports dont son livre est riche, on remerciera vivement l'auteur.

Alain Hus.

Annamaria Comella, *Il deposito votivo presso l'Ara della Regina* (coll. « Archaeologica », n° 22) : Rome, Giorgio Bretschneider, 1982, 142 pages in-8°, 126 planches.

Annamaria Comella n'est pas une inconnue pour les lecteurs de la *R. É. L.*, puisque dans le tome LVII, 1979 (1980), p. 535 sq., M. Jacques Heurgon a rendu compte de son excellent *Materiale votivo tardo di Gravisca*, paru dans la même collection, l'un et l'autre ouvrage appartenant à la série des *Materiali del Museo archeologico nazionale di Tarquinia*, mis en chantier par Mario Torelli et publiés par G. Bretschneider.

L'auteur, élève chevronnée de Mario Torelli et déjà bien formée à la publication des dépôts votifs — tâche ingrate entre toutes — nous offre ici un remarquable catalogue. Les descriptions d'objets, les illustrations sont excellentes, le commentaire et la conclusion discrets mais efficaces, la bibliographie abondante. Bien entendu, dans cette stipe votive qui fut en usage surtout de la fin du III^e^ siècle au début du I^er^ a. C, on trouve le lot habituel de petites terres cuites figurées, d'ex-voto anatomiques, de produits divers. Peu — très peu même — de statues (trop onéreuses pour des dévots populaires souvent d'origine servile), mais un nombre anormalement élevé de têtes (et quelques bustes) dont certaines s'élèvent au-dessus de la production en série : l'une d'elles (Bl 4 p. 48, pl 8 b) a même acquis l'honneur de figurer dans plusieurs livres d'art étrusque (par exemple celui de Bianchi-Bandinelli et Giuliano, *L'art étrusque et les commencements de Rome*) comme représentante de l'art « médio-italique ».

Il faudra attendre la publication systématique de nombreuses stipes analogues pour tirer des conclusions solides. D'ores et déjà, certaines constatations peuvent être faites, que M^me^ Comella dégage avec autorité (sur le nombre et la forme des utérus, par exemple).

Un court mais précieux appendice de Luciano Camilli sur *Le Monete* intéressera les numismates et permet d'apporter d'utiles précisions chronologiques.

Alain Hus.

Giampiero Pianu, *Ceramiche etrusche sovradipinte* (*Materiali del Museo archeologico nazionale di Tarquinia, III*) : Rome, Giorgio Bretschneider, 1982, VIII-150 pages, 114 pl. h.-t.

Nous avons déjà eu l'occasion de dire (dans la *Revue de Philologie*) quel bien nous pensions des recherches de G. Pianu sur les céramiques étrusques tardives, à propos de son ouvrage sur les céramiques à figures rouges du Musée national de Tarquinia, paru deux ans plus tôt dans la même collection. Ce n'est pas un mince effort que d'affronter ces poteries semi-industrielles, médiocres par la qualité, presque toujours dépourvues de contexte archéologique, et dont beaucoup dorment encore dans des réserves de musées où même les chercheurs connus ne peuvent les examiner. D'où l'intérêt incomparable de ces catalogues de Tarquinia que publie G. Bretschneider,

G. Pianu s'intéressant à la céramique étrusque et L. Campus, dans le deuxième volume de la série, aux productions attiques.

Ce sont 273 vases qui sont étudiés ici ; ils appartiennent à des groupes déjà connus et définis par Beazley (groupes de Sokra, du Fantôme, des γλαῦκες étrusques, de Ferrare T 585, de Gnathia), que Pianu saisit l'occasion de compléter et de réviser, comme V. Jolivet en avait signalé la nécessité dans son article des *M. É. F. R. A.* 92, 1980, p. 713-716. Ce n'est que grâce à de tels catalogues que nous finirons par y voir plus clair dans les productions étrusques tardives.

Mais si les groupements, l'illustration et, dans l'ensemble, les descriptions sont corrects, l'ouvrage attirera des réserves sur certains points : l'insuffisance bibliographique d'abord, que nous avions déjà relevée à propos d'autres ouvrages de la collection (G. Fœrst, *Die Gravierungen der pränestinischen Cisten*, par exemple) : articles cités sans titre, sans pagination, ou sans année de parution. Plus ennuyeux encore est le parti pris de la datation haute, dès lors qu'il devient systématique et doit se fonder, par nécessité, sur des contextes funéraires trop peu nombreux (p. 1 : « Sul piano cronologico si può invece dire qualcosa di piu grazie alle associazioni tombali, non molte per la verità... » ; p. 63, l'auteur indique que les imitations de vases de Saint-Valentin se trouvent « spesso associati » avec les γλαῦκες étrusques, mais il ne donne en note qu'un exemple de contexte funéraire de Faléries) ; tout en donnant volontiers acte à Pianu de sa tentative — parfaitement justifiée — de réfuter la chronologie milieu IV^e^-milieu III^e^ siècle dans laquelle trop d'auteurs se sont réfugiés avant que les études ne fussent suffisamment poussées, nous ne pouvons guère admettre, par exemple, que le motif du monstre marin emplissant un champ circulaire, qu'on retrouve dans les miroirs, et sous une forme plus élaborée, à partir de 350, puisse apparaître sur des fonds de coupe (n° 2, 6, 7) dès la période 375-350. S'il est certain (et l'on rejoint là les conclusions de Trendall sur la Lucanie) que les premières productions surpeintes appartiennent à l'extrême fin du V^e^ siècle, nous pensons que le grand développement des groupes présentés ici est plus lent que ne le suppose Pianu, et qu'il faut donc abaisser d'un quart de siècle certaines de ses datations. Quant au problème des ateliers de fabrication, il est beaucoup plus complexe que pour la figure rouge à propos de laquelle Pianu avait déjà contesté certaines conclusions de M. A. Del Chiaro ; il nous propose donc de travailler sur des « cartine di distribuzione » (p. 4), mais nous n'entendons plus parler par la suite de cette méthode pourtant efficace : dans ces conditions, nous resterons sceptique sur le rôle dévolu p. 4-5 à *Falerii Veteres*, à Caere et à Tarquinia ; sans doute, pour avoir la clé de cette énigme, faudra-t-il se résoudre un jour à pratiquer systématiquement des analyses chimiques de pâtes, comme celles qui ont permis à Maurice Picon de déterminer un centre de production lyonnais de vases arrétins d'Ateius (*Dossiers de l'Archéologie*, 9-1975, p. 83-93) ; cela permettrait également de détecter les faux (le n° 18, avec un sphinx dans le médaillon, nous paraît suspect, et on sait en général combien les artisans actuels sont habiles à imiter les productions antiques à l'intention des flâneurs de Porta Por-

tese). A défaut de telles analyses, il nous semble bien que l'étude gardera inévitablement un caractère subjectif.

Richard Adam.

Céramiques hellénistiques et romaines, Annales littéraires de l'Université de Besançon, n° 242 (= Centre de recherches d'histoire ancienne, n° 36) : Paris-Besançon, 1980, 332 pages, nombreuses planches dans le texte.

« Je suis convaincu que le regard que j'ai porté sur cette vaisselle voici presque quinze ans serait à renouveler. Et si j'avais l'occasion de reprendre cette étude, je verrais différemment les choses. » Ces phrases de P.-A. Février (p. 162) situent fort bien l'ambition de ce recueil d'articles très spécialisés : science auxiliaire de l'archéologie, la céramologie s'est constituée progressivement, depuis quelques décennies, en discipline indépendante, et on voit même apparaître maintenant des branches nettement séparées comme la lychnologie que présente ici Ph. Bruneau ou l'étude des séries dites campaniennes, dont la problématique est très clairement résumée par J.-P. Morel : discipline en pleine évolution, où bien des acquis sont périodiquement remis en question à la lumière de recherches nouvelles, la céramologie de l'occident méditerranéen depuis l'époque hellénistique avait besoin d'une telle mise au point dont se sont chargés onze spécialistes internationaux dans une remarquable synthèse.

Richard Adam.

Michele Tombolani, *Bronzi figurati etruschi, italici, paleoveneti e romani del Museo Provinciale di Torcello* (Collezioni e Musei archeologici del Veneto) : Rome, G. Bretschneider, 1981, 112 pages.

L'intérêt primordial de la série de bronzes étudiée ici (94 objets au total) est qu'elle se compose, malgré une grande diversité apparente et un certain nombre d'incertitudes concernant l'origine des objets, essentiellement de matériel de provenance locale : c'est-à-dire provenant de la partie nord de la lagune vénitienne et du territoire qui entoure le site d'*Altinum*-Altino. Évidemment, comme le fait remarquer M. Tombolani, la vieille indication de provenance « *agro altinate* » qui accompagne un certain nombre de bronzes, doit être, surtout dans le cas des bronzes étrusques et italiques, acceptée avec prudence. Mais, le plus souvent, on peut relier directement ces objets à d'autres, dont le lieu de découverte est connu avec précision, et constituer ainsi des séries qui présentent un grand intérêt pour une détermination de la signification historique et économique du site d'Altino, du v^e^ siècle, au moins, avant J.-C. jusqu'à l'époque romaine.

Cette importance d'Altino comme centre d'échanges depuis la protohistoire est bien mise en valeur par M. Tombolani dès l'*Introduction* et cette analyse constitue certainement un des aspects les plus intéressants de son catalogue.

La série étudiée débute par vingt-quatre bronzes étrusques et italiques, parmi lesquels une douzaine de statuettes votives italiques ou étrusco-

italiques, deux anses d'œnochoés tardo-archaïques (l'une vulcienne, l'autre pour laquelle l'auteur évoque avec raison un atelier picénien) et six miroirs ou fragments de miroirs étrusques des types les plus communs (Dioscures ou Lases). Parmi ces bronzes, plusieurs se rattachent nettement à des courants d'expansion d'objets centro-italiens, courants bien attestés par ailleurs, en particulier pour le guerrier n° 2 qui possède plusieurs parallèles exacts en Italie nord-orientale (P. Cassola Guida, *Bronzetti a figura umana*, Civici Musei di Storia ed Arte di Trieste, Milan, 1978), et pour l'anse d'œnochoé n° 17, dont on a retrouvé plusieurs exemplaires voisins dans le Trentin.

L'auteur met clairement en évidence ces relations. On peut regretter toutefois que sur tel ou tel objet, il n'ait pas approfondi son analyse (par exemple pour le n° 6, qui constitue une très intéressante dégradation italique du type « héroïque » hellénistique, avec appui du bras levé sur la lance posée à terre et l'étoffe drapée autour de l'épaule et du bras), ou encore qu'il n'ait pas cité quelques études fondamentales : par exemple celle de J.-Ch. Balty sur les Minerves étrusco-italiques (*Une Minerve étrusque des Musées Royaux d'Art et d'Histoire*, dans *Revue Belge de Philologie et d'Histoire*, 1961) à propos de la petite tête isolée n° 5, qui appartenait certainement à une Minerve du type de celles présentées par Balty. Enfin, dans certains cas (n° 9 et 13, en particulier), l'attribution et la datation des objets ne nous semblent pas assurées.

Suivent vingt-neuf bronzes vénètes, qui forment une série fort intéressante et une des plus importantes en quantité parmi celles actuellement publiées (avec la série de bronzes des dépôts votifs padouans publiés — également par M. Tombolani — dans le catalogue d'exposition *Padova preromana*, Padoue, 1976).

Parmi ces figures (guerriers, offrante, cavaliers et chevaux essentiellement), certaines rappellent des produits sans doute originaires de Padoue ou d'Adria, d'autres doivent être de fabrication locale et semblent indiquer par conséquent la présence, à Altino même, d'un artisanat bronzier spécifique. On note également des relations, bien soulignées par l'auteur, avec les figurines du sanctuaire de Lagole, relations qui s'expliquent directement par la situation d'Altino au débouché de la vallée du Piave. M. Tombolani insiste également à plusieurs reprises sur la pénétration dans cette région vénitienne d'influences provenant d'Émilie-Romagne, ou du milieu ombrien. Très intéressante à cet égard est la statuette n° 44, version vénète de l'Hercule *Promachos* originaire d'Italie centro-méridionale.

Pour les bronzes romains également, on peut reconnaître un certain nombre de traits typiques de l'Italie septentrionale que l'auteur met bien en valeur et qui permettent sans doute la détermination d'ateliers locaux, ou tout au moins régionaux. Ces bronzes romains sont d'une grande variété (statuettes, fragments de statues, animaux, fragments décoratifs divers).

L'ensemble constitue donc un catalogue fort utile qui, la plupart du temps, s'efforce avec bonheur de fournir pour chaque objet une datation et l'indication d'un atelier de fabrication probable et qui surtout replace bien chaque pièce dans son cadre artisanal, mais aussi plus largement dans le contexte économique et historique de cette zone septentrionale de la

lagune vénitienne. Qu'on nous permette, pour terminer, quelques remarques (de détail) moins élogieuses : la notice descriptive des objets est parfois alourdie de détails que rend inutiles la présence, immédiatement voisine, des photographies (une ou deux vues pour chaque objet). Celles-ci, d'autre part, sont de qualité moyenne, et surtout les vues des petits objets ont été en général exagérément agrandies, aux dépens de leur netteté.

Anne-Marie Adam.

Archeologia laziale V, *Quinto Incontro di Studio del Comitato per l'Archeologia laziale*, in *Quaderni del Centro di Studio per l'Archeologia etrusco-italica*, 7 : Rome, Consiglio Nazionale delle Ricerche, 1983, 177 pages, nombreuses illustrations dans le texte.

Dans l'exposé préliminaire de ce colloque publié, pour la cinquième année consécutive, la Surintendante, M^me^ Veloccia Rinaldi, se plaint amèrement des conditions de travail que rencontrent les archéologues du Latium en raison de budgets étroits, d'organismes subventionneurs ou responsables trop nombreux, de musées vétustes, d'une bureaucratie podagre, et de quelques autres causes. Ce sont là des maux dont se plaignent tous les archéologues de terrain, et il faut reconnaître que nos collègues du Latium paraissent les surmonter allègrement : les participants, tous spécialistes (c'est une différence notable avec la France, où les chantiers sont en grande majorité dirigés par des bénévoles pendant leurs vacances), présentent vingt-deux communications très précises, le plus souvent bien approfondies quelques mois après la clôture du chantier, et très correctement illustrées ; nous citerons notamment, sans pour autant critiquer les autres communications qui sont également excellentes, les recherches de S. Tusa sur des tombes subapenniniques d'Antium, et de C. M. Stibbe sur une nécropole volsque de Satricum, parmi les plus élaborées et les plus novatrices. Au total, du Bronze au Moyen Age et sur toute la province du Latium, ce recueil est un beau modèle de ce que peuvent réaliser les archéologues à l'échelle de la région.

Richard Adam.

Umberto Broccoli, *Terracina, Museo e raccolte civiche.* 1 : *Materiali di provenienza nota* (*Cataloghi dei Musei locali e delle collezioni del Lazio*, 4) : Rome, Comitato per l'Archeologia laziale, 1982, 82 pages, 26 pl. h.-t.

Dans le souci de faciliter des études plus approfondies, le Comité archéologique du Latium a entamé la publication des collections publiques et privées de la région ; c'est un projet comparable à celui qu'a entrepris G. Bretschneider pour la Vénétie, à ceci près qu'il est patronné par un organisme public et que les ouvrages, de qualité comparable ou supérieure, sont nettement meilleur marché et donc plus accessibles à la population. Il ne s'agit cependant pas de vulgarisation, mais d'une étude très sérieuse et documentée, avec des analyses approfondies et fines, de 105 statues et inscriptions classées d'après leur provenance (vallée de Terracine, ville basse et ville haute).

Ce n'est malheureusement qu'une partie des collections réunies autrefois : depuis les catalogues de Capponi (1907 et 1912), le musée municipal a souvent déménagé, et un bon nombre d'objets s'est perdu. Malgré cela, la publication donne une bonne idée de ce que fut sous le Haut-Empire cette agréable cité du Latium.

Richard ADAM.

Filippo COARELLI, *Il Foro romano, Periodo arcaico* : Rome, Quasar, 1983, 329 pages in-8°, 82 illustrations.

La dernière synthèse à caractère scientifique concernant le *Forum Romanum* fut publiée en 1946. Elle était l'œuvre de Giuseppe Lugli et constituait le chapitre II (publié également à part) de sa *Roma Antica. Il centro monumentale*, long de 188 pages. Cette étude probe et documentée — à laquelle on eût aimé que F. Coarelli rendît hommage — se trouve naturellement dépassée de nos jours, après trente-sept ans de découvertes extraordinairement riches et de renouvellement méthodologique.

Nul n'était mieux placé que F. Coarelli, dont on connaît l'infatigable activité archéologique, pour reprendre dans son ensemble le problème de la topographie du Forum. Le « prière d'insérer » nous apprend que ce volume est le premier d'une série que l'auteur a l'intention de consacrer à la topographie de la Rome antique. Il est consacré exclusivement à la période archaïque, entendue ici au sens large puisqu'elle s'étend de la phase préurbaine de Rome jusqu'aux règnes des rois étrusques, c'est-à-dire approximativement de 1000 à 500 avant notre ère. L'auteur, nul ne s'en étonnera, est un partisan résolu de la pluridisciplinarité et de l'approche globale des problèmes. Ainsi qu'il le dit lui-même, il n'y a là rien de bien nouveau aujourd'hui, sinon la fervente volonté de mettre en application ces principes qui sont devenus la tarte à la crème de notre temps. Il y réussit parfaitement grâce à son immense érudition, son sens de l'analyse et de la comparaison, sa maîtrise des disciplines les plus variées et la rigueur de sa méthode. On ne peut lui faire qu'un seul reproche : la violence du ton avec lequel s'exprime — dans l'Introduction et la Conclusion, mais aussi dans le corps de l'étude — un manichéisme politico-scientifique hors de propos et parfois déplaisant. Passe encore qu'on distingue une science (et des savants) progressiste d'une autre qu'il faut bien appeler conservatrice ou réactionnaire, mais était-il bien nécessaire, dans un livre de cet ordre et de cette qualité, de traiter (p. 5) G. Boni de « vero precursore del fascismo (e per certi aspetti del peggiore razzismo nazista) »? Cette perversion du discours scientifique demeure heureusement limitée dans l'ensemble du volume.

Celui-ci n'en demeure pas moins, par le ton de certaines pages ainsi que par la praxis, un livre de combat pour l'application de la pluridisciplinarité et l'approche globale. A juste titre, incontestablement, et F. Coarelli a raison de dire que les défauts des études antérieures résultaient pour l'essentiel du cloisonnement excessif des disciplines et des chercheurs, les uns s'enfermant dans la pure topographie, les autres dans les seuls textes, d'autres

encore dans la seule philologie, ou dans une histoire conçue de façon étriquée. L'auteur a raison et le prouve en appliquant ses principes à l'étude du *Forum Romanum* et de la Vélia. Abordant les monuments topographiquement, successivement en suivant la *Sacra via*, en étudiant le *Comitium*, l'*Ara* de Saturne et *le Mundus*, puis en abordant la *Nova via* et les cultes du *Velabrum*, il leur applique à chacun le multiple contrôle de la topographie, de l'archéologie de fouilles, des textes antiquaires et accessoirement d'autres disciplines. Une critique impitoyable de ses prédécesseurs détruit bien des illusions solidement ancrées dans les meilleurs esprits, pose une infinité de problèmes nouveaux et fait surgir une image neuve du Forum archaïque qui intègre tous les résultats acquis par la science moderne : c'est dire que le livre dont nous rendons compte est à la fois une somme de tout ce qui s'est fait depuis 1900, une discussion et une critique de ces travaux et une tentative d'intégration (plus encore que de synthèse) ouverte à son tour sur la critique et l'*aggiornamento*. Il ne s'agit donc en rien d'un manuel, moins encore d'un guide touristique érudit (encore qu'on puisse utiliser le livre comme tel), mais d'un ouvrage de recherche dynamique où l'apport personnel de l'auteur (méthode, choix, acuité du jugement, etc.) demeure fondamental.

Le lecteur ne nous tiendra pas rigueur, espérons-le, de ne pas l'introduire dans le détail des deux cent quatre-vingt-huit pages que comporte l'étude proprement dite. Quel que soit le monument traité, aucun des aspects du problème n'échappe à l'auteur. Les controverses qu'il engage avec ses prédécesseurs les plus immédiats disent assez que les solutions qu'il propose susciteront parfois des réactions : l'auteur le sait et le souhaite.

Les résultats d'ensemble sont sommairement rassemblés dans la Conclusion : ils n'ont rien qui puisse vraiment surprendre (sinon dans le détail) quiconque a suivi d'un peu près les activités archéologiques au Latium et en Étrurie méridionale durant les trente dernières années. En revanche, l'image de la Rome archaïque en sort plus nette, plus claire, plus complète, plus compréhensible. La position hypercritique à l'égard de l'annalistique, qui fut celle de Mommsen et Pais, et sur laquelle campent solidement aujourd'hui M. Georges Dumézil et ses disciples, en sort affaiblie ; il est vrai que, sur ce point, F. Coarelli est entièrement solidaire de l'école italienne à la tête de laquelle se trouve M. Pallottino. Je ne le suivrai pas aveuglément, toutefois, quand il écrit (p. 301) : « Ne risulta confermata l'impraticabilità (ormai a mio avviso definitiva) della visione ipercritica ottocentesca », à moins de mettre exclusivement l'accent sur le dernier mot : la plupart des acquis de G. Dumézil sont, eux aussi, définitifs, et la réhabilitation de l'annalistique est encore à la recherche de ses limites exactes.

Quoi qu'il en soit, le livre de F. Coarelli fera date et restera longtemps irremplaçable : sans doute sera-t-il assez rapidement dépassé sur divers points, tant la recherche va vite en ce domaine. Mais qui aura le courage alors de nous donner une mise à jour de cette ampleur et de cette qualité, sinon F. Coarelli lui-même?

Alain Hus.

L. Duret et J.-P. Néraudau, *Urbanisme et métamorphoses de la Rome antique*. Préface de P. Grimal (coll. « Realia ») : Paris, Les Belles Lettres, 1983, 1 vol. gr. in-8°, 412 pages, plus chronologie, lexique des termes d'architecture, index des monuments et des sites, 26 pages.

Cet ouvrage considérable par sa richesse et par son étendue est important à plusieurs égards.

D'abord, il apparaît comme un modèle à suivre pour les éditeurs qui veulent intéresser leur public aux réalités antiques. Il s'inscrit dans une nouvelle collection qui souhaite restituer concrètement, pour le public cultivé de notre époque, les conditions de la vie antique. Cela implique à nos yeux qu'on réponde à un certain nombre d'exigences qui se trouvent respectées ici. D'abord, puisqu'il s'agit du concret, il est nécessaire de n'en négliger aucun aspect : les disciplines historiques seront mises en œuvre, en particulier l'archéologie. Mais les témoignages littéraires doivent être consultés avec une égale attention. L'un des efforts essentiels du présent livre consiste à établir sans cesse de tels rapprochements : la connaissance de l'Antiquité n'est pas seulement le fait de quelques spécialités distinctes, mais elle implique, au sens complet du terme, une culture : c'est elle que M. Duret et M. Néraudau font apparaître par le moyen de leur voyage à Rome.

De là un autre problème qui se pose à eux et qui, souvent, a dû leur sembler difficile à résoudre. Quelle place donner dans un tel ouvrage, qui, répétons-le, s'adresse au public cultivé, à la science ou à l'érudition? Elles prennent aujourd'hui un caractère assez technique et difficile, qui risque de rebuter les lecteurs ou de passer au-dessus de leurs possibilités. Mais, d'un autre côté, elles interviennent d'une manière de plus en plus profonde dans la connaissance, même élémentaire, que nous pouvons avoir du passé. Le savant, s'il veut faire entrer sa recherche dans la culture, doit souvent être je ne dirai pas un vulgarisateur mais un traducteur. Il lui faut trouver le langage qui sera entendu de tous sans trahir les exigences de la vérité et de la rigueur, en restant à jour.

Les auteurs me paraissent avoir appliqué la meilleure méthode pour dominer de telles difficultés. D'abord, ils ont fondé leur travail sur une connaissance approfondie de la bibliographie et des enquêtes actuellement en cours. Mais ils se sont aussi efforcés d'en dégager les résultats les plus durables, de supprimer ce qui reste douteux ou qui relève de la polémique. D'autre part, leur expérience n'est pas seulement celle de chercheurs, mais aussi celle d'enseignants et de voyageurs : ils ont souvent accompagné des étudiants à Rome. Ils ont ainsi été conduits à dégager, à propos des divers monuments, ce qu'il faut savoir et ce qui peut intéresser. Ils se trouvent protégés contre les deux dangers qui menacent des livres de ce type : la complication, la complaisance. En revanche, et parce qu'un voyage à Rome engage vraiment la vie, crée le bonheur ou le met en cause, ils se trouvent naturellement amenés à trouver dans leur savoir une sagesse.

Nous allons insister sur ces divers aspects. Soulignons d'emblée que l'équilibre obtenu entre les différentes exigences est remarquable. Les au-

teurs ont notamment recouru à des artifices typographiques qui permettent éventuellement d'écarter de la lecture les passages les plus techniques. S'il fallait ajouter des suggestions, nous demanderions que la bibliographie soit un peu plus développée et analytique. Nous souhaiterions aussi que parmi les appendices apparaisse un bref état des questions. La connaissance de l'archéologie et de la topographie romaines est actuellement en pleine évolution. Il n'est pas inutile que le grand public en prenne conscience. C'est en fonction de cette fin qu'il faudrait rédiger de telles notes complémentaires. La science de l'Antiquité s'avise de mieux en mieux de ce qu'elle a de relatif ; du même coup, elle distingue mieux ce qu'elle a d'assuré. Il n'est pas inutile de l'indiquer rapidement aux lecteurs et cela vaudra pour tous les ouvrages de la collection « Realia ».

Résumons donc les principaux chapitres de ce livre. Les auteurs nous en indiquent la répartition : I, VI, VII et VIII sont de J.-P. Néraudau, les autres de L. Duret. Le chap. I étudie les conditions de l'urbanisme romain. Il est significatif et important que ce mot soit employé. En II, nous avons une description et une étude des places publiques : nous apprenons ce qu'est un forum, ce qu'ont été les différents forums de l'*Vrbs*. En III, la ville religieuse nous est présentée, en IV et V, la ville des spectacles et des loisirs, en VI, Rome « ville musée » ; VII et VIII portent pour titre : « Comment peut-on être romain? » et *Roma aeterna*. La progression est significative : elle répond à ce que nous avons annoncé. Elle respecte les différents impératifs que nous avons suggérés.

En premier lieu, et sans y insister lourdement, les auteurs se réfèrent à la recherche la plus récente. On peut dire qu'ils suivent trois sources dominantes. Pour la topographie de Rome, ils s'inspirent beaucoup de l'ouvrage publié par M. Coarelli en 1974. Pour l'interprétation des faits d'architecture, ils suivent souvent P. Gros et c'est en particulier dans le même esprit que sa thèse qu'ils abordent la notion d'urbanisme, qui implique à la fois plusieurs types d'observations : les édifices de Rome ont un sens, ils expriment une idéologie politique et fondent l'art de vivre des citoyens. Nous atteignons ici la réflexion globale sur la sagesse romaine, traduite aussi par les grands textes historiques, poétiques, philosophiques. On rejoint alors un aspect important de l'œuvre de P. Grimal, dont les deux auteurs sont les élèves.

C'est ainsi que le livre de Duret et Néraudau utilise la recherche actuelle, en mettant l'accent sur certains de ses courants les plus féconds et en la situant donc dans la culture générale. Il sera dès lors très utile aux voyageurs ou aux étudiants qui iront vers la ville ou qui voudront la connaître. Non qu'il prétende se substituer à un guide. Il apparaît plutôt comme un supplément au Musée. Derrière son aspect actuel et comme par transparence, il nous fait voir Rome telle qu'elle était dans l'Antiquité. Il nous permet alors non seulement d'identifier les ruines que nous visitons, mais de les interpréter, de les restaurer intellectuellement.

On arrive ainsi à des résultats qui ne sont pas toujours conformes à l'idée convenue qu'on pouvait avoir. L'utilisation trop exclusive des textes

peut amener les modernes à insister, à propos de Rome, sur une image réaliste et pessimiste qui comporte certes une grande part de vérité mais qui doit beaucoup à la mauvaise humeur des poètes satiriques : on confond un peu la ville avec Subure, qui n'est pourtant qu'une de ses parties. Duret et Néraudau nous le rappellent avec beaucoup de force. Ils nous offrent une synthèse impressionnante de l'architecture publique à Rome : l'extraordinaire foisonnement des temples et des palais, combiné (comme il arrive aujourd'hui pour les églises) avec la liberté des tracés de rues, l'intimité des places, l'enchevêtrement des souvenirs devaient faire de l'*Vrbs* le plus somptueux centre de bonheur citadin que le monde occidental ait connu. Cela était d'autant plus vrai que l'imprégnation de l'esprit terrien et campagnard subsistait, comme elle persiste encore jusqu'à un certain point à notre époque. Les auteurs nous donnent donc une étonnante description du luxe et de la beauté de l'*Vrbs*. Ils nous montrent (notamment à propos des forums) comment les constructions, dans leur profusion extraordinaire, obéissent sans cesse à un dessein intelligent, qui joint la volonté de continuité au désir constant de manifester et de construire la cohérence de la société politique. Auguste et Trajan sont ici les plus grands maîtres à penser.

Mais le livre contient aussi des pages d'une grande force sur Néron, « révolutionnaire de génie », qui prit au sérieux les métaphores de Sénèque et de ses propres ancêtres, qui voulut bâtir à Rome une cité du soleil et qui aimait tant l'intelligence qu'au moment où son pouvoir était menacé, il préférait, plutôt que de donner les ordres nécessaires, contempler un orgue hydraulique et disserter à son sujet. Les auteurs évoquent Louis de Bavière... Et voici que se dessine, à côté du classicisme augustéen, une Rome à la fois baroque et romantique, médiatrice entre le réel et les songes, entre l'action et le spectacle, entre la vérité et l'illusion, entre l'histoire et l'éternel. Dans un livre qui a paru presque en même temps que celui-ci, Pierre Grimal nous a décrit ces médiations par lesquelles s'affirme la sagesse romaine et où la ville trouve à la fois son inquiétude et sa sérénité. Nous retrouvons ici une expérience exactement semblable.

La présentation même nous aide à partager cette manière de sentir. Les différents cahiers d'illustrations qui accompagnent les chapitres ne se servent pas de documents photographiques représentant l'état actuel des vestiges ; ils nous proposent des reproductions des tableaux ou des gravures qui, à travers les temps, ont exprimé la signification de la beauté romaine et non seulement son apparence : les images de Piranèse disent mieux que n'importe quelle photo ce qu'est la voûte du Panthéon. Le choix des textes va dans le même sens. Ce sont bien souvent des textes antiques. Mais nous écoutons aussi Chateaubriand, M^me^ de Staël et jusqu'à Alexandre Dumas, qui comprend si bien les mystères de la Maison dorée. On s'aperçoit que le Président de Brosses a dit quelques bêtises, que Lamartine n'était pas toujours sot. Et on rejoint souvent ce maître guide : Alexis Curvers. On rejoint aussi Baudelaire à propos de telle statue d'enfant ou d'adolescent. *Est Roma.* Nous sommes au-delà de la cité fangeuse. Il reste ce sourire et ce silence.

Alain MICHEL.

Aufstieg und Niedergang der Römischen Welt, II, Principat, Bd. 12, 1 (*Künste*), hsgg. von Hildegard Temporini : Berlin-New-York, Walter De Gruyter, 1982, 1 vol. in-4° de xx + 653 pages, nombreuses illustrations et planches hors-textes.

Voici la première partie du tome 12 de la seconde partie des *Mélanges J. Vogt*; elle contient des travaux relatifs aux arts pendant le Principat. Les « arts majeurs » occuperont deux tomes (celui-ci et celui qui doit le suivre prochainement) ; un troisième traitera des « arts mineurs » : gemmes, monnaies, petits bronzes, etc. ; un quatrième, enfin, sera consacré aux arts provinciaux. En fait, ces divisions restent approximatives, et l'on comprend les difficultés des maîtres d'œuvre à dominer et discipliner le foisonnement des contributions. Dans ce premier tome, on a essayé de faire place à des « thèmes généraux ». C'est ainsi que l'on a mis en tête le mémoire de G. M. A. Richter sur « les rapports de l'art du Haut-Empire avec l'art grec », vingt pages qui résument les diverses voies de pénétration de l'art grec (sculpture, peinture, architecture, etc.) dans la Rome de Cicéron et d'Auguste. Il s'agit plutôt d'orientations que d'un exposé constructif. Le second travail est celui d'Oldřich Pelikan, qui a pour titre « L'art romain et le maniérisme », illustré par la sculpture. Nous y apprenons que le « maniérisme » (une notion qui a été dégagée à propos de l'art entre 1520 et 1620) est un phénomène de tous les temps. On le rencontre en Grèce dans l'art archaïque tardif, puis dans l'art classique tardif. A Rome, il apparaît d'une façon quasi continue, s'il est vrai que l'on puisse le définir comme « une modification du réel dans le sens du décor et de l'expressivité ». Généralités assez souples pour se prêter à bien des analyses ! Puis, sans transition, on trouve une centaine de pages écrites par R. Chevallier, sur « les méthodes de prospection archéologique ». Il s'agit d'une énorme bibliographie, consacrée à l'archéologie sous-marine (1144 numéros), suivie de compléments, qui ne sont pas numérotés ; puis vient l'archéologie aérienne et spatiale, suivie par un paragraphe sur la photogrammétrie (encore ici une longue bibliographie), ensuite deux pages sur les prospections géophysiques (bibliographie de quinze pages) et, en conclusion « la cartographie archéologique » (avec une bibliographie). Tout cela est le résultat d'un immense travail matériel. Il est dommage que ces listes soient appelées à vieillir si vite !

Guido Mansuelli apporte deux contributions : l'une sur la ville romaine aux premiers siècles de l'Empire et les tendances de l'urbanisme ; l'autre sur l'architecture à Rome à l'époque du principat — « à Rome » (*in Roma* dit le titre, en fait il est question de tout le monde romain). C'est dans le cadre ainsi tracé que se place le très intéressant article de Ermanno A. Arslan sur l'urbanisme de la Milan romaine. Nous y voyons, par un exemple précis, l'un des problèmes soulevés par G. Mansuelli, le passage d'un habitat préromain à la ville postérieure à la conquête. Les méthodes de recherche sont extrêmement ingénieuses, appliquées à une ville aussi dense que la Milan moderne. Elles font intervenir le tracé des courbes de niveau dans l'état antique et les découvertes d'amphores destinées à drainer un terrain très humide. De même, l'auteur a résolu le problème de la « résidence » impériale

au temps où Mediolanum devint capitale de l'Empire, en substituant (avec raison) à la notion de résidence celle de « quartier impérial ».

Ce sont précisément aussi les résidences impériales qui font l'objet de l'article de Cairoli Fulvio Giuliani — de la villa de Tibère, à Capri, jusqu'au palais de Dioclétien, à Spalato. Le survol (*Domus Tiberiana, Domus Transitoria, Domus Aurea, Domus Flavia*) est rapide, et classique. L'analyse est strictement architecturale. On annonce, comme supplément — sans doute à la fin du quatrième tome — une étude de M. Noël Duval sur les Palais impériaux.

M. Ian M. Barton dresse le catalogue des « Capitoles » en Italie et dans les provinces, et s'efforce de distinguer nettement les temples véritablement capitolins et ceux que les découvreurs appellent parfois légèrement de ce nom. Le catalogue est impressionnant, et sera fort utile. La documentation est en général épigraphique. Naturellement, les monuments africains restent les plus nombreux. Pour quelle raison? Soin apporté à la prospection, ou caractère particulier de la religion officielle dans cette province?

De la même façon, Edmond Frézouls étudie un seul type de monument, le théâtre romain, étude très complète, qui part d'un théâtre italique, celui des *phlyakes*, caractérisé par une estrade surélevée et possèdant donc déjà le caractère essentiel qui sera celui du théâtre avec *pulpitum*. On ne voit pas très bien si ce type est spontané en Campanie et en Sicile (après tout, il y a Épicharme, avant la comédie attique), ou s'il dérive de modèles hellénistiques. Peut-être n'y a-t-il aucun moyen de le savoir! A l'autre extrémité du développement temporel, Ed. Frézouls accorde une place méritée aux théâtres « rustiques » de la Gaule.

Jean Prieur étudie « les arcs monumentaux dans les Alpes occidentales : Aoste, Suse, Aix-les-Bains » et, à ce sujet, réfléchit sur les origines de ce type architectural qu'il rattache, essentiellement, aux portes de ville, ce qui ne lève pas toutes les difficultés. On peut s'interroger sur les rapports existant entre ce type d'arc et le franchissement d'une rivière (ainsi pour l'arc d'Aoste, ou celui de Saintes, mais qu'en est-il du *Fornix Fabianus*?). Mais très probablement la fonction et la signification n'est pas la même pour tous. C'est ce que suggère J. Prieur en distinguant entre les arcs officiels et les arcs privés.

Gerhard Koeppel traite des « reliefs officiels de la ville de Rome à l'époque impériale ». Il s'agit en fait des reliefs de sujet historique, commémorant un événement important de la vie publique. Les monuments sont passés en revue, accompagnés des bibliographies nécessaires. Un second article du même auteur tire les conclusions des listes ainsi établies, essaie de découvrir les origines de ce genre (cherchées entre autre dans les tableaux peints montrés dans les cortèges triomphaux). Naturellement, il était inévitable que l'on retrouvât ici la colonne trajane. Outre ce qu'en dit G. Koeppel, on lira l'étude de Giovanni Becatti (*La colonna Traiana*) qui rappelle les travaux qui furent consacrés à ce monument, les efforts pour en décrire et représenter les différentes scènes et en interpréter l'inscription. G. Becatti s'attache aussi à définir le contenu historique des épisodes et rappelle que, depuis quelques années, nous connaissons le nom du cavalier qui captura Décébale (V. M. Speidel, in *J. R. S.*, IX, 1970, p. 142-153). C'est de la colonne trajane encore que

nous entretient Alain Malissard à la lumière de la technique cinématographique. On constate ainsi que telle succession d'images n'a pas pour objet de figurer une succession temporelle mais un « panoramique », ou que les changements d'échelle, ailleurs, opèrent à la manière d'un « travelling », jouant sur les différences de cadrage. L'article se termine par une rapide comparaison entre la colonne de Trajan et celle de Marc-Aurèle.

Le dernier mémoire de ce premier tome est celui de Robert Turcan, « L'autel de Rome et d'Auguste *Ad Confluentem* » ; il montre avec clarté que les prétendues représentations de cet autel célèbre, que l'on a voulu voir sur les monnaies lyonnaises, ne concernent en réalité que le mur du *téménos* à l'intérieur duquel se trouvait l'autel sacrificiel, dont nous ne savons à peu près rien.

Pierre GRIMAL.

Rudolf H. W. STICHEL, *Die römische Kaiserstatue am Ausgang der Antike* : Rome, Giorgio Bretschneider, 1982, 129 pages, 38 pl. h.-t.

Comme les précédents volumes de la collection *Archaeologica*, ce numéro 24, édité avec soin, vaut aussi par la qualité d'une illustration d'autant plus précieuse que les sculptures de la deuxième moitié du IV^e^ siècle et du V^e^ siècle sont moins souvent reproduites. L'auteur, resituant ces œuvres dans le contexte politique et artistique du temps, analyse les sources littéraires et épigraphiques qui permettent d'en saisir les caractères propres et l'influence d'un schéma iconographique qui se perpétue, pour les besoins de la propagande impériale. Les portraits sont classées par ordre chronologique, époque de Valentinien I^er^, de Théodose I^er^, des successeurs de Théodose, de la deuxième moitié du V^e^ siècle. Chacun d'eux est rapidement caractérisé. Aux identifications antérieures, justifiées ou discutées, se substituent parfois de nouvelles propositions ou de nouvelles hypothèses qui évidemment pourront être contestées. Peut-être ces analyses auraient-elles dû être plus poussées. Un catalogue de 146 numéros, suivant les empereurs qui se sont succédés, comporte les inscriptions qui font mention d'une statue élevée à l'un d'entre eux, avec le nom et la fonction de celui qui a présidé à cette érection, ainsi que les allusions des textes littéraires. La bibliographie est soigneusement établie, mais les inscriptions elles-mêmes ne sont pas reproduites. Signalons une erreur p. 88, n° 64 : *Musti* se trouve en Proconsulaire et non en Numidie. Les *indices* pourraient être plus précis : par exemple, une longue série de renvois au mot Constantinople égare le lecteur qui désirerait aller rapidement aux développements épars concernant les reliefs de l'obélisque de l'hippodrome. Pour être vraiment utile, un ouvrage de ce genre, essentiellement de références, devrait aussi présenter un système de renvois plus commode : il faut se mettre à la place du chercheur qui, en quête de parallèles ou de comparaisons, consulte les illustrations. L'absence de légendes sous les photographies devrait être compensée par des renvois précis au texte dans la liste des illustrations. Si le lecteur tombe en arrêt devant le portrait de la planche VII, il lit seulement, p. 128, le lieu de conservation, le lieu de découverte et la mention « tête d'un empereur » qui

se répète en face de chaque rubrique alors qu'il souhaiterait un nom, ou plusieurs, un renvoi à la p. 45 du texte et au numéro 69 du catalogue ; de la même façon, à ce dernier numéro, il faudrait un renvoi au texte et à l'illustration. Ces quelques remarques n'enlèvent rien à la valeur d'un travail sérieux, bien construit et s'appuyant sur une riche bibliographie.

Louis FOUCHER.

Patrick GALLIOU, *Les amphores tardo-républicaines découvertes dans l'ouest de la France et les importations de vins italiens à la fin de l'Age du Fer*, vol. 1 du *Corpus des amphores découvertes dans l'ouest de la France*, sous la direction de René SANQUER, *Archéologie en Bretagne*, suppl. 4 : Brest, 1982, 129 pages (dont 21 pl. et 2 cartes).

Voici le premier volume d'une vaste entreprise conçue et dirigée depuis déjà douze ans par le Directeur des Antiquités historiques de Bretagne, M. René Sanquer : le *corpus* des amphores découvertes dans l'ouest de la France. Dans les dix premières pages, M. Sanquer en expose « la genèse et l'organisation ». Il s'agit de publier, à la fois sous forme de « répertoires départementaux » et d' « études synthétiques par formes », la totalité des fragments d'amphores découverts dans sept départements : ceux des régions administratives de Bretagne et des Pays de la Loire, à l'exception de la Sarthe et de la Vendée. Six autres fascicules sont prévus. Celui-ci est consacré aux amphores « gréco-italiques » et Dr. 1.

L'essentiel du texte (89 p.) est constitué par un répertoire, département par département et site par site, qui couvre du reste un territoire plus grand que l'avant-propos ne le dit : douze départements et les îles Anglo-normandes. M. P. Galliou a en effet intégré à juste titre dans son étude les résultats, publiés antérieurement, du travail de M^me^ E. Deniaux sur les amphores de Basse-Normandie, et même les mentions publiées d'amphores en Vendée et Charente-Maritime. Au total, 89 sites sont signalés, plus de 273 fragments d'amphores dénombrés (dont une centaine sur le seul site de Notre-Dame d'Allençon dans le Maine-et-Loire), environ 180 décrits individuellement, presque toujours après un examen direct, et 111 dessinés — lèvres et cols pour la plupart, mais aussi quelques simples fragments d'anse.

On mesure facilement le soin et la minutie du travail effectué. Quant à sa nouveauté, elle est assez mise en relief par une comparaison avec la meilleure liste des amphores républicaines trouvées en Gaule publiée jusqu'à présent : celle de Daphne Nash (*Settlement and Coinage in Central Gaul*, *B. A. R.* suppl. series, 39 (II), 1978, p. 321-328), qui se fonde sur un dépouillement des chroniques de *Gallia* : on n'y comptait, pour le même territoire, que sept sites.

M. Galliou a fait précéder son catalogue d'une étude de 17 pages, plus six pages d'une bibliographie très instructive en ce qui concerne les publications anglaises et françaises. Il commence par rappeler les principales données sur les Dr. 1 et les « gréco-italiques ». Je n'ajouterai qu'une précision et quelques références récentes : 1) La production d'amphores gréco-italiques

dans la région de Brindes n'est toujours pas prouvée, malgré les affirmations de Benita Sciarra, qu'elle n'a pas étayées depuis 1972 ; en revanche les amphores de *Sestius* viennent à coup sûr de *Cosa* (E. Lyding Will, *The Sestius Amphoras : a reappraisal*, dans *Journal of Field Archaeology*, 6, 3, 1979 p. 339-350 ; D. Manacorda, *Produzione agricola, produzione ceramica e proprietari nell'Ager Cosanus nel I a. c.*, dans *Società romana e produzione schiavistica*, Roma-Bari, 1981, t. II, p. 3-54). 2) Il est exact que la typologie des Dr. 1 A, B, C et des « gréco-italiques » est loin d'avoir été clairement établie par N. Lamboglia et F. Benoit. De façon bien différente, W. Stöckli (*Die Grob- und Importkeramik von Manching*, Wiesbaden, 1979) et F. Laubenheimer (*A propos de deux amphores de Ruscino, définition d'un nouveau type d'amphore* dans *Ruscino*, 7e suppl. à la *Revue archéologique de Narbonnaise*, 1980, p. 303-325) ont un peu précisé les choses.

M. Galliou poursuit par l'examen de ses propres résultats et pose les problèmes les plus intéressants : les itinéraires terrestres et maritimes, la nature des sites où l'on trouve des Dr. 1, les produits d'échange, la chronologie des arrivées. Pour qui, de façon beaucoup moins fine, rapproche les résultats obtenus par cette recherche patiente des connaissances fragmentaires que l'on a sur les Dr. 1 dans les autres régions de France, leur rareté en Bretagne constitue l'impression dominante. En dehors de Notre-Dame d'Allençon, une moyenne de deux fragments par site, souvent un seul, très rarement plus d'une dizaine. Ces chiffres s'opposent aux centaines, aux milliers, voire aux dizaines de milliers de tessons présents sur de nombreux chantiers des régions des Arvernes, des Éduens et dans le Midi de la Gaule. Le lecteur inconsidéré qui, sans avoir lu le texte et prêté attention à l'encadré, tirerait des conclusions de la carte de répartition p. 127, se tromperait lourdement.

M. Sanquer est conscient que, sans cette relative rareté, son entreprise serait impossible (p. 3). C'est bien là que le bât blesse. Le luxe d'efforts qui, dans le livre de M. Galliou, a présidé au dessin et à la description rédigée des formes et des couleurs de chaque tesson est évidemment inapplicable à la publication d'un matériel cent fois plus nombreux. A supposer qu'on le fît, on produirait un ouvrage monstrueux et inutilisable. N'importe quel Huron s'étonnerait qu'on doive, afin d'établir des données sur l'histoire du commerce « dessiner, photographier, analyser des dizaines de milliers de fragments ». On ne peut travailler sur ces grands nombres qu'en établissant des catégories et en les définissant. Pourtant, l'énumération individuelle reste malheureusement le modèle actuellement proposé, presque imposé, par l'usage aux archéologues qui ont, comme M. Sanquer, assez de sens des responsabilités pour se sentir le devoir de faire connaître aux autres les matériel de leur région. Il est urgent d'en changer.

André Tchernia.

Hubert GALLET DE SANTERRE, *Ensérune, les silos de la terrase est*, 39e supplément à *Gallia* : Paris, éditions du C. N. R. S., 1980, 164 pages, 42 planches hors-texte.

Vingt-cinq ans après la première publication générale de J. Jannoray, l'auteur présente ici les soixante et onze silos qui constituent l'*insula* XVII du célèbre oppidum. Situés sur une terrasse artificielle, ils se répartissent de manière trop régulière pour ne pas obéir à un plan d'ensemble : leur creusement est donc sensiblement contemporain, comme le montrent (mais de manière insuffisamment affirmative à notre avis) les pages de conclusion, alors que leur remplissage s'effectue entre le IIIe siècle avant J.-C. et les alentours de notre ère. Un catalogue succinct des silos fouillés (p. 17-27), suivi d'une étude des céramiques campaniennes, « ibériques », grises de la côte catalane, celtiques et communes (dont les *dolia* et amphores), ainsi que du mobilier mineur (os, coquillages, métal et pierre) (p. 31-148), permet ainsi de conclure que la plupart des silos étaient à l'origine des citernes, certains présentant des traces de feu qui doivent être liées à un souci d'assainissement, comme l'a suggéré Alain Villes dans ses nombreux travaux sur ces structures : de la conservation de l'eau (avec cuvettes de décantation, puisards, systèmes de communication entre citernes voisines, couches d'amphores brisées), les habitants d'Ensérune sont passés progressivement à la conservation des denrées solides, avant un remplissage soit rapide, soit lent, phase au cours de laquelle deux silos au moins ont servi à des inhumations, tandis que quatre autres comportent des restes osseux humains.

Si intéressante qu'elle soit, cette étude reste incomplète, et l'auteur s'en explique à plusieurs reprises en évoquant la trop grande masse de céramique commune et les limites financières de la publication. Il n'empêche que présenter en stratigraphie très fine (songeons qu'actuellement, en Gaule septentrionale, chaque indice, du tesson à la graine carbonisée, est relevé en trois dimensions et, sur les chantiers les mieux équipés, enregistré sur ordinateur) deux ou trois structures particulièrement riches, sans trop alourdir la publication, aurait sans doute permis d'assurer davantage les conclusions chronologiques et fonctionnelles tirées de l'étude du mobilier.

Richard ADAM.

RAS 1981. Résumés d'archéologie suisse. Époque romaine. Publications de l'Université de Lausanne, 1982, 65 pages.

Conçus sur le modèle déjà ancien des *British Archaelogical Abstracts*, ces résumés ronéotypés reprennent très brièvement quatre-vingt-deux publications concernant la période romaine en Suisse, avec un code qui permet de repérer rapidement l'époque concernée (ici Tène et gallo-romain, mais il existe des chiffres du paléolithique au post-médiéval, ce qui laisse espérer de semblables publications sur l'ensemble des périodes) et les grands thèmes. Une liste des revues suisses qui s'intéressent à l'archéologie et des indices (auteurs, matières, cantons, noms de lieux) rendent ce petit travail extrê-

mement commode à manier. Son utilité est patente, puisqu'il est long et difficile de dépouiller chaque année des publications nombreuses et souvent très locales ; il est à regretter que nous n'ayons pas en France l'équivalent de ce travail, à l'exception des documents techniques des Circonscriptions qui ne sont généralement diffusés qu'aux fouilleurs, et des chroniques régionales de *Gallia*, qui paraissent avec retard et ne comportent pas de notices bibliographiques sur les fouilles effectuées.

Richard Adam.

Claude Domergue, *La mine antique d'Aljustrel (Portugal) et les Tables de Bronze de Vipasca* (Publications du Centre Pierre Paris, 9 = Collection de la Maison des pays ibériques, 12) : Paris, Diff. E. de Boccard, 1983, 210 pages dont 36 fig.

Depuis une douzaine d'années, C. Domergue s'est fait connaître par ses travaux sur les mines et l'extraction minière antiques dans la péninsule ibérique. Excellent archéologue de terrain, il sait être aussi, quand il le faut, historien, épigraphiste et latiniste. De ses publications souvent réalisées en collaboration avec des chercheurs français, espagnols ou portugais, nous rappellerons seulement ici les *Mines d'or romaines d'Espagne* (avec G. Hérail) et sa thèse d'État sous presse, qui porte sur *Les mines de la péninsule ibérique à l'époque romaine.*

Le volume que nous signalons ici répond à un but plus limité. Il reproduit un article de la revue *Conimbriga* XXII, 1983 et se compose de deux éléments à première vue bien distincts. Le premier est une monographie du site minier d'Aljustrel et de ses vestiges d'exploitation antique ; C. Domergue a soigneusement arpenté le terrain et décrit, en un langage parfois très technique, tout ce qui est encore visible, tout ce que l'activité minière des époques plus récentes n'a pas déjà détruit. La seconde partie, de loin la plus importante, est une édition avec traduction et commentaire des célèbres tables de bronze de Vipasca, conservées, l'une au Musée des Services Géologiques de Lisbonne, l'autre au Musée national d'Archéologie de Belém. Ces textes d'époque impériale (Trajan-Hadrien) sont des parties d'un règlement qui concerne l'exploitation des mines de cette région, l'organisation des ventes, les taxes à payer au fisc, les métiers et les prix. Entièrement soustraits à la structure municipale habituelle, les habitants du district minier vivaient sous l'autorité du *procurator metalli Vipascensis* ; celui-ci faisait régner dans toute l'activité économique un régime de monopole ou à tout le moins de concurrence contrôlée.

Or, et c'est là que les deux parties du travail se rejoignent, le commentaire juridique et technique des tables de Vipasca, tel que nous le propose C. Domergue, repose en grande partie sur sa connaissance du terrain et des réalités de la mine. Le gisement de Vipasca est un exemple typique des gîtes de pyrite du sud-ouest de la péninsule ibérique ; sa structure imposait aux mineurs anciens une certaine forme d'exploitation et aux pouvoirs publics une certaine forme de législation. De la géologie à la technologie, de l'économie au droit privé et enfin au droit public, tout se tient et rien n'est arbi-

traire. Il y a là des faits que les anciens commentateurs de ces tables, qui étaient presque tous des juristes ou des latinistes de cabinet, ne pouvaient pas connaître. En admettant même que certains points des interprétations de C. Domergue soient encore contestables — aux pages 167 à 170 la distinction entre *putei aerarii* et *putei argentarii* ainsi que l'explication des *putei adsignati* nous ont laissé perplexe — il n'en reste pas moins que les progrès sont importants et méritent d'être appréciés à leur juste valeur.

On notera pour finir que cette publication s'insère dans une campagne pour la sauvegarde de Vipasca. Il est dans la nature de la mine que son exploitation ne puisse continuer qu'en détruisant les vestiges des exploitations antérieures. Depuis le XIX^e^ siècle beaucoup de puits et de galeries d'époque romaine ont ainsi disparu. Aujourd'hui les techniques de forage et d'abattage ont acquis une puissance à dévorer des montagnes. Il est d'autant plus urgent de sauvegarder une partie au moins de ces mines romaines. Et comme l'écrit R. Étienne dans une préface pleine de sympathie : *Servandum est Metallum Vipascense.*

Hubert ZEHNACKER.

Jean LASSUS, *La forteresse byzantine de Thamugadi. Fouilles à Timgad 1938-1956, I* : Paris, Éd. du C. N. R. S., 1981, 251 pages, 186 fig. in-texte, 1 plan dépl. h.-t.

Avec cette publication des vestiges les plus tardifs de l'ensemble complexe qu'on appelle le « fort byzantin » de Timgad, M. J. Lassus a mené à bien une tâche à la fois passionnante et ingrate. Passionnante dans la mesure où il s'agit là d'une des plus belles forteresses byzantines de l'Afrique du Nord ; ingrate cependant, car les structures étudiées résultent de fouilles menées non pas par l'auteur du livre, mais par des fouilleurs successifs dont les premiers ont commencé ce travail de « dégagement » il y a plus de quarante ans (en 1938), sans avoir laissé de ce travail, mis à part quelques photographies et quelques notes, les documents graphiques qui permettraient d'en suivre les phases. Comme il y a des « fouilles de sauvetage » on peut parler ici de publication de sauvetage : ce ne sont pas les moins importantes, et la liquidation de situations anciennes peut les faire apparaître comme prioritaires.

Le premier chapitre (p. 27-48), intitulé « La fouille », ne masque pas les insuffisances de la documentation, sans accabler des fouilleurs qui ne furent bien souvent que des exécutants. Des premières années de la fouille, il reste essentiellement des lettres et des rapports de Ch. Godet, datés entre 1939 et 1943, dont M. Lassus cite des extraits. Plutôt que cette présentation morcelée, qui nous laisse dans l'anecdotique, peut-être eût-il mieux valu une reproduction intégrale de ces rapports, en essayant de les éclairer et de les « illustrer » avec les rares documents iconographiques existants (quelques photos, dont certaines sont publiées, peut-être aussi quelques croquis ou relevés sommaires, dont il n'est pas fait état). Le travail d'archiviste auquel a dû, en tout état de cause, se livrer l'auteur, en eût été largement valorisé, et nous y aurions peut-être gagné de percevoir un peu mieux ces « niveaux

intermédiaires » qu'un dégagement brutal — tranchées de fouille et « decauville » aidant — a escamotés, mais auxquels les notes et clichés de Ch. Godet font de fugitives allusions. Le fils de ce dernier, R. Godet, qui avait succédé à son père sur le site, notait quelques années plus tard (en 1946) l'existence d'un « village berbère » dont les maisons s'étaient accumulées les unes sur les autres au cours des siècles (p. 43). De ces sols et de ces murs grossiers voués à disparaître, des relevés avaient été faits, qui ont malheureusement disparu. Cette disparition rendait d'autant plus nécessaire un archivage plus rigoureux des documents subsistants. Il eût été souhaitable de dater et replacer par rapport au site et aux monuments les clichés qui donnent des images partielles de la fouille en train de se faire (par exemple les figures 14 à 19). Chaque document, lit-on p. 9, est « marqué aux initiales de l'auteur » : c'est loin d'être toujours le cas ; il faut par exemple avoir lu de près le texte de la p. 23 pour savoir que la fig. 9 (p. 25) est un plan d'ensemble dû à E. Stawski. Regrettons, plus généralement, dans un ouvrage de ce genre, l'absence d'une « table des illustrations » qui indique avec précision l'origine et la chronologie de l'iconographie mise en œuvre.

Le reste du livre, soit près de 200 pages, est consacré à la présentation de cette forteresse byzantine. Encore faut-il retenir l'avertissement que donne honnêtement M. Lassus : non seulement les « niveaux intermédiaires », mais certaines structures byzantines ont été démontés et évacués pour des raisons diverses et notamment pour permettre de mieux percevoir les éléments d'époque impériale romaine — un sanctuaire, entre autres, dont la publication prévue, par les soins de M. Le Glay, fera l'objet d'un deuxième volume : « le monument qu'on contemple et qu'on visite actuellement est un compromis entre ces retouches » (p. 48).

La présentation d'ensemble du monument (p. 49-58) montre comment les constructions préexistantes (le sanctuaire de l'*Aqua Septimania Felix* et ses annexes) ont dans une large mesure commandé les modalités d'organisation de la forteresse, implantée selon le schéma de base, rectangulaire avec quatre tours carrées aux angles, quatre autres au milieu des côtés, la porte d'entrée s'ouvrant dans celle du long côté nord. Dans cette enveloppe, l'élément de base est constitué par des compartiments — des pièces de 5 mètres sur moins de 3 mètres — disposés en rangées adossées aux quatre murs d'enceinte, avec d'autres rangées juxtaposées dans l'espace resté libre au centre. Les chapitres suivants entrent dans le détail de cette organisation : celle de la muraille, qui fait l'objet d'une présentation particulièrement détaillée (p. 59-106) ; celle du bâtiment, avec chapelle, que M. Lassus considère comme le bâtiment de l'État-Major, proche de la piscine d'époque romaine, remployée semble-t-il par les Byzantins comme château d'eau : mais l'absence d'un quatrième mur pour compléter ce volume comme la présence d'une canalisation de trop-plein d'époque romaine sont un obstacle sérieux à cette hypothèse (p. 107-122). L'auteur étudie ensuite le bain (p. 123-146), la chapelle (p. 147-167), les casernements (p. 168-214), successions de compartiments de dimensions standardisées qui semblent bien avoir été reproduits sur un même plan au moins sur un deuxième niveau. Un examen sommaire

des structures sises à l'extérieur de la forteresse, au nord, complète cette étude monumentale.

Un dernier chapitre, intitulé « La forteresse et sa garnison » (p. 227-245), est consacré aux aspects fonctionnels du fort byzantin de Timgad et à son organisation défensive. On sera sensible à la qualité graphique de l'illustration, et notamment du grand plan-dépliant dû à J. Lenne.

S. Lancel.

Le Service dArchitecture antique : supplément au n° 51 du *Courrier du C. N. R. S.* : Paris, 1983, 68 pages, nombreuses illustrations dans le texte.

C'est à propos d'un sujet mal connu ou mal maîtrisé, les relations entre archéologues et architectes, que Roland Martin et ses collaborateurs du S. A. A. nous présentent des chantiers et des thèmes dont l'intérêt découle soit de résultats inattendus (citons notamment les conclusions que tire Pierre Gros de l'étude architecturale du Colisée pour l'organisation du travail lors de sa construction), soit de la mise en œuvre de méthodes nouvelles (par exemple dans le travail de Pierre Varène, qui a restitué la tour indigène préexistante à la Tour Magne, à Nîmes). Bien que les auteurs cèdent quelquefois à la tendance fréquente au C. N. R. S. de donner des leçons de méthodologie, tous les articles sont intéressants, en particulier celui d'Albéric Olivier qui résume les nombreux travaux entrepris par le bureau de Dijon et celui de Jean-Pierre Adam sur la reconstitution théorique et pratique des méthodes de construction et de visée architecturale antiques. Une bibliographie du Service complète cet exposé.

Richard Adam.

Guy Rachet, *Dictionnaire de l'Archéologie* : Paris, Robert Laffont, 1983, 1052 pages, nombreuses illustrations dans le texte.

La première impression qu'on éprouve en saisissant ce « bouquin » (tel est le titre de la collection) est que l'auteur ne manque pas d'ambition : réduire au format in-8° tout un domaine où la moindre publication spécialisée comporte plusieurs volumes in-4°, parler de l'archéologie comme s'il y avait *une* archéologie et non des situations infiniment différentes suivant les pays, les époques, les régions même, cela paraît relever un peu de la gageure. Si Guy Rachet peut se réclamer de prédécesseurs, ceux-ci ont tous opté pour une multiplicité de volumes, qu'il s'agisse de Pauly-Wissowa, de l'*Enciclopedia dell'arte antica*, ou de l'unique et modeste représentant de la France, le Daremberg et Saglio. Bien sûr, un millier de pages reste un chiffre honorable qui situe le présent ouvrage dans un ordre de grandeur à peine inférieur à celui des ouvrages précités (rappelons qu'en mathématiques, les ordres de grandeur obéissent à une progression géométrique et non arithmétique, et que 1 001 est du même ordre que 9 999), d'autant plus que l'œil est serré, même s'il dépasse en lisibilité celui de notre chère *R. E.* La comparaison

n'est donc pas si absurde qu'on le penserait en regardant trop vite le petit « bouquin » broché, orné du masque dit d'Agamemnon, et en voyant le peu de place qu'il occuperait dans une bibliothèque aux côtés des familières encyclopédies ; en se souvenant aussi, peut-être, que l'auteur était jusqu'ici surtout connu pour ses excellents romans historiques, tel *Les Vergers d'Osiris*. Ouvrons le dictionnaire, de préférence sur une rubrique qui ne nous soit pas inconnue : la bibliographie est à jour, les notices sont précises et, à défaut d'une impossible exhaustivité, résument très largement l'essentiel de ce qu'il faut connaître sur un site, un personnage ou une activité.

Entrons un peu dans le détail : le dictionnaire comporte plus de 1.500 entrées, consacrées pour la plupart à des sites, mais aussi à des thèmes (métallurgie, travail du jade, tumulus...) ; comme il ne s'agit quand-même pas d'une encyclopédie, on cherchera en vain un article sur Kleitias, ou sur Saturninus et Satto ; mais ces potiers sont cités sous les rubriques « céramique » et « sigillée ». Le domaine étudié est plus vaste que celui des encyclopédies citées plus haut : sont envisagés l'Ancien et le Nouveau Mondes de la fin de la Préhistoire (celle-ci étant considérée, non sans de bonnes raisons, comme une discipline distincte) jusqu'au début de l'ère chrétienne ou islamique, suivant les régions. Chaque article comporte une bibliographie de base de cinq à quinze titres en gérêral ; des centaines de publications, dont des travaux parus en été 1982, neuf mois avant la sortie de presse, ont été dépouillées ; parmi elles plus de 400 revues en quinze langues. Ajoutons que les rubriques comportent, si nécessaire, un « état de la question » qui fait le point des recherches récentes (par exemple sur l'emplacement de villes bibliques en Palestine, ou sur celui d'Alésia, etc.).

Guy Rachet, avec une petite équipe de collaborateurs, a donc accompli un travail considérable ; il reste à juger de son intérêt pratique : l'expérience consistant à le laisser quelques jours sur leur bureau devrait convaincre les plus incrédules qu'on ne peut plus s'en passer dès lors qu'on l'a essayé. Ce « bouquin » devrait donc trouver rapidement sa place dans la poche ou dans la bibliothèque des touristes curieux d'archéologie aussi bien que des étudiants et des spécialistes.

Richard Adam.

Épigraphie et numismatique.

L'Année épigraphique, année 1980, rédigée par A. Chastagnol, J. Gagé, M. Leglay : Paris, Presses Universitaires de France, 1983, 1 vol. in-8° de 344 pages (avec des tables analytiques).

Comme de coutume, on trouvera dans ce nouveau volume de l'*Année épigraphique* non seulement des inscriptions récemment découvertes, mais des indications bibliographiques, des lectures rénovées, des fragments identifiés comme appartenant à des textes mutilés, déjà connus, des rapprochements qui viennent enrichir le commentaire. Nous signalerons ici ce qui nous a semblé le plus important sur des points intéressant directement les latinistes.